



11<sup>e</sup> Année

25 AOUT 1892

Prix : 5 centins

### 6<sup>e</sup> livraison—Sommaire

|   |                     |
|---|---------------------|
| REVUE GÉNÉRALE                          | J. G. BOISSONNEAULT |
| ROMANS ET FEUILLETONS                   | GILBERTE            |
| LA JEUNE MALADE (poésie)                | WILFRID             |
| ETRE ECRIVAIN                           | JULES ST-ELME       |
| L'ADIEU (poésie)                        | FRÉDÉRIC LÉVY       |
| HENRY DE TONTY                          | BENJAMIN SULTE      |
| FEUILLETON: LE CRIME DES BRUYÈRES       | JEAN RIVAL          |
| TABLETTES DU SAVOIR                     | J. A. C.            |
| GERBES DE MODÈLES (poésie)              | JOSEPH SERRE        |
| CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES | PASSIM              |
| GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS             | PIERRE ET JACQUES   |
| SUPPLÉMENT—CÉLESTE                      | LOUIS TESSON        |

## RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

| POUR LE CANADA |        | POUR L'ÉTRANGER |        |
|----------------|--------|-----------------|--------|
| Un an.....     | \$2.00 | Un an.....      | 12 frs |
| Six mois.....  | \$1.00 | Six mois.....   | 6 frs  |

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël.

## ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1436.

# INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

## THE

# United States Life Insurance Co.

## OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

**ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00**

**E. A. COWLEY,**

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

**180 St. JAMES St.**

**MONTREAL, QUE.**

## REVUE GÉNÉRALE

Depuis longtemps les exploiters de traité, les pères de la triple Alliance, avaient résolu de faire servir la Suisse à leurs plans, à leurs ambitions, en lui arrachant la promesse d'emboîter le pas derrière eux, de pointer ses canons sur la France, le cas échéant. On n'avait rien perdu pour atteindre ce but ; un moment les coalisés avaient pensé vaincre la neutralité soutenue des descendants de Guillaume Tell. On commençait même à montrer les dents à la France, plus isolée mais plus fière que jamais. Malheureusement pour eux, un incident est venu renverser, pulvériser cet échafaudage de projets, fruits de l'intelligence, de la science économique de politiciens bâtards de principes. M. Ribot, ministre des affaires étrangères, et M. Laudy, ministre de Suisse en France, ont signé la convention commerciale intervenue entre ces deux pays, relative à la concession qu'ils se font de leur tarif le plus réduit. Cette entente amicale est une preuve palpable que la Suisse, cette forteresse naturelle, ne donnera jamais asile aux états-majors de Rome et de Berlin, qu'elle restera dans son rôle de puissance neutre, aussi longtemps que ses intérêts seront sauvegardés, et que, s'il faut prendre un parti, elle épousera la cause française.

Déchus les plans de Crispi, l'esclave ! Tombés à l'eau les projets de Guillaume, le fantoche !

\*  
\* \*  
\*

Plus que jamais le pape se sent attiré vers la France par une sympathie profonde. Une inspiration divine a-t-elle sillonné ce cerveau qu'illumine un génie puissant et fécond, que le salut de l'Eglise persécutée viendrait de sa fille-aînée ? Dieu le sait. Mais ce qu'il y a de certain, de patant, c'est que Léon XIII ne manque jamais une occasion de se montrer l'ami dévoué, le protecteur de la France. Après avoir, sur son mode actuel de gouvernement, exposé sa doctrine avec la lucidité du plus fin diplomate et la science du plus profond penseur, lui ralliant tous les esprits dociles à ses enseignements, le raffermissant de la force de ses volontés, lui aplanissant la voie de la confiance populaire, il se fait aujourd'hui le gardien de son patriotisme. Ayant appris que certains prêtres d'Alsace opéraient sur la conscience

de leurs fidèles pour les forcer à oublier leur propre patrie, le pape a élevé la voix, il est intervenu pour réprimer cet abus d'autorité et de confiance et conserver dans le cœur du Français l'amour de son pays. Cette manifestation d'attachement émeut les populations. Puissent-elles comprendre que cette mansuétude est toute pour leur bonheur ! Puissent-elles toujours s'en rendre dignes !

\* \* \*

Le vantard Guillaume, qui promettait à l'ouvrier une protection large, la réglementation des heures de travail et de la nature du travail, la représentation ouvrière mieux répartie, etc., etc., n'a encore rien fait, attaqué qu'il est par ses adversaires. Sa fougue réformatrice s'est évanouie avec toutes ses fanfaronnades. Ses changements économiques ne sont pas encore visibles à l'œil nu. Pourtant l'Allemagne traverse une ère de déficits dans son budget ; le militarisme lui suce le meilleur de son sang, dévore ses industries, ruine l'agriculture sans faire avancer d'un pas de plus les Germains dans la voie de la sécurité. Tout présage le trouble, la révolte, dans ce pays. Guillaume qui se vantait d'avoir assez de capacité pour donner la direction générale du progrès, et imposer sa décision suprême dans toutes les sphères sociales, reconnaîtra-t-il aujourd'hui qu'il est impuissant à empêcher l'appauvrissement, la déchéance de son royaume, à dominer les bruits de rébellion grondant comme une tempête en furie.

C'est son châtiment qui approche..... oui.

Son gouvernement a souvent mis de côté la justice, le droit, la charité, pour l'obtention d'un but d'une importance douteuse ; ceux qui semblent vouloir son renversement l'attaquent aujourd'hui, sans justice et toujours sans charité, avec un acharnement qui ne s'appaise jamais.

Guillaume, d'abord, s'était écrié, avec jactance : Je ne veux pas d'une monarchie en tutelle : je veux être un roi régnant. Et Bismarck fut éconduit du pouvoir. Le chancelier avait dit en sortant : " Sans moi, ton sceptre sera lourd et la marche du peuple pénible." Et depuis lors existe cette rivalité si funeste à tous les points de vue. D'abord ténébreuse, cette petite guerre éclata au grand jour pour se changer aujourd'hui en mêlée générale. Comme je le disais naguère, l'Allemagne est divisée en deux camps : celui de Guillaume et celui de Bismarck. Guillaume a pour lui les forces du pouvoir ; le prince, la force des circonstances, les faveurs populaires. Comment se terminera ce long

duel qui tient les populations en éveil ? Pas un n'est encore fixé sur le côté où penchera la victoire.

Le monarque, lésé dans son orgueil, a voulu, ces jours derniers, frapper d'un grand coup son serviteur récalcitrant. Il a tenté de touffer les manifestations enthousiastes faites à Bismarck dans toutes les localités où il voyage en quête de sympathies. Vaines tentatives ! Le sentiment populaire, libre, incontrôlable dans sa manifestation, brisant la pression qu'on lui faisait, a éclaté avec une nouvelle intensité. Plus que jamais on a crié et on crie encore : Vive Bismarck ! honneur à Bismarck !

Pour le coup, Guillaume a remporté une belle veste ! Il n'a pas voulu laisser limiter son influence par l'action d'un ministre, aimé, choyé par le peuple : le peuple ne veut pas à son tour se laisser baillonner dans la manifestation de son attachement pour la personnalité la plus illustre de l'empire.

\*\*\*

A l'occasion du 4ème centenaire de Christophe Colomb, on fait à Gênes les préparatifs d'une fête grandiose. L'événement en vaut la peine. Tous les peuples devraient se mettre en branle pour commémorer ce glorieux anniversaire.

C'est à Gênes que la fête aura vraiment toute l'importance qu'elle mérite. Pour lui donner encore plus d'éclat, Humbert a promis d'y assister avec tout l'appareil royal.

Ce souverain qui aime tant les voyages, pour rasséréner ses esprits en désordre, éprouve un certain malaise à entreprendre celui-là... En effet, on dit qu'à cette occasion l'escadre française de la Méditerranée ira lui rendre une politesse, lui faire une visite de cérémonie. Ce sera l'acquittement d'une dette de courtoisie contractée lors du voyage de Carnot à Toulon, en 1890. Humbert qui déteste les Français par instinct, ne sait pas quelle mine prendre, quelle figure emprunter pour conserver une attitude sinon digne, du moins convenable devant eux. Il a toujours évité de voir face à face les anciens maîtres de son royaume, et les maîtres actuels de la situation en Europe. Le voilà maintenant acculé dans une impasse.

Quant aux Français, ils sont prêts à s'acquitter de l'obligation morale de participer à cette fête qui intéresse tout le monde, mais ils n'iront certainement pas en Italie, s'ils ne sont pas invités en bonne et due forme.

L'avenir nous cache des surprises.

\*\*

Après la tourmente électorale, les Anglais, avec anxiété, se demandaient qui aura le pouvoir.

Salisbury, cramponné au ministère, se croyait maître de la situation et ne voulait pas reculer devant le *great old man*; Gladstone, de son côté, réclamait le pouvoir, comme le voulait la majorité des électeurs, qui par la voix du scrutin, l'appelaient à la gouverne de l'empire.

La prétention des deux chefs fut portée dans le parlement de Westminster et les députés, après des prodiges d'éloquence, une dépense inconnue de ruses et de stratagèmes, votèrent la déchéance du ministère conservateur.

Gladstone triomphait. Sa voix, comme une massue, écrasait ses adversaires, et jamais dans sa longue carrière, il n'a remporté un plus beau succès.

Salisbury, forcé de retraiter sous les feux de l'ennemi, se sauva à Osborne pleurer dans la jupe de la reine et lui donner sa démission.

On dit que la reine est dans une grande perplexité. Elle n'est pas très favorable à Gladstone dont les visées politiques se coordonnent mal avec ses vues sur l'unité impériale.

Toutefois, le peuple avait parlé : il fallait se soumettre ou se démettre.

Toujours sage, toujours prudente, la reine s'est soumise ; elle a écouté la grande voix du peuple et Gladstone a été appelé au timon des affaires.

Voici la composition du nouveau ministère :

Gladstone, premier ministre.

Lord Herschell, haut chancelier.

Le comte Rosebery, secrétaire des affaires étrangères.

Sir William Vernon Hartcourt, chancelier de l'échiquier.

Henry Hartley Fowler, secrétaire de l'intérieur.

John Morley, secrétaire en chef pour l'Irlande.

Sir George Otto Trevelyan, secrétaire d'Etat pour l'Ecosse.

Lord Carrington, président du bureau d'agriculture.

Le très honorable A. J. Mundella, président de la chambre de commerce.

Lord Ripon, secrétaire d'Etat pour les Indes.

Le comte Kimberley, secrétaire des colonies.

Le comte Spencer, président du conseil.

L'hon. Henry Campbell-Bannerman, secrétaire de la guerre.

G. J. Shaw-Lefebvre, premier lord de l'amirauté.

James Stansfeld, président du bureau local du gouvernement.

Lord Rosebery et M. Morley seront les principaux lieutenants du premier ministre.

J. G. BOISSONNEAULT.

## ROMANS ET FEUILLETONS.

—  
(CAUSERIE)

Je ne puis mieux, ce me semble, aborder ce sujet qu'en racontant l'anecdote suivante dont je garantis l'authenticité.

Le directeur d'une congrégation de jeunes filles—je ne dirai pas où—ayant raison de supposer que ses pupilles prenaient de larges envolées vers les régions de l'idéal et faisaient de fréquentes incursions dans le domaine du roman, entreprit de réagir contre ce danger. Il fallait trancher le mal dans la racine. ! Un jour de réunion, il s'en ouvrit donc à la dite confrérie.

Avec des ménagements extrêmes, des réticences aimables, monsieur le chapelain discourut tout d'abord sur les lectures en général, sur les frivoles en particulier.

Puis, sa voix s'élevant à la hauteur de son zèle, il dénonça la liseuse de mauvais romans, fulmina contre la jeune fille qui, sous le prétexte puéril de chasser l'ennui, dépense ses loisirs à lire les productions les plus malsaines.

—“ Nous avons ici même, dit en terminant monsieur le Directeur, une bibliothèque paroissiale assez complète et variée pour satisfaire les plus difficiles d'entre vous. Voyez par vous-mêmes, mesdemoiselles, si sur quatre à cinq cents volumes, vous n'en trouverez pas un qui puisse rompre la monotonie de vos soirées en égayant votre solitude.”

Savez-vous ce qu'il advint.

Hélas ! l'éloquence du zélé chapelain tomba sur une terre pierreuse. Pas un grain ne leva. Pourtant, oui, un petit grain rendit : une pauvrete prit un abonnement de six mois ! !

.....Si ma causerie voulait se donner le luxe d'un *bouquet spirituel* tout en n'en gardant pas le cachet mystique, j'ajouterais que la jeune fille ne cultive pas suffisamment le goût du beau, le sens de ce qui est noble, élevé et se rabat volontiers sur des lectures futiles qui loin d'orner l'esprit de connaissances variées, le rendent superficiel et le faussent trop souvent.

Et la cause en est toute trouvée : on parcourt rarement un volume pour s'instruire ; on le fait presque toujours par désœuvrement, “ pour tuer le temps.” .....

C'est là la pierre d'achoppement. Que vous reste-t-il dans l'esprit, je vous le demande, de quelques chapitres parcourus dans l'attente fiévreuse d'une amie qui s'a ttarde et dont le retard même vous privera peut-être

d'entendre un musicien célèbre ou vous fera manquer le premier acte d'un drame à sensation.

Vous êtes à la fenêtre, pestant contre la retardataire, ignorant même jusqu'au titre du livre que froisse votre main.....

Pour retirer quelque fruit d'une lecture, il faut lire à tête reposée, butiner comme l'abeille et non se contenter de traverser un volume à vol d'oiseau ! C'est certainement là un grand défaut et le signe d'une grande légèreté.

Mais ce défaut a un pendant. "Que lisez-vous actuellement, mademoiselle," demandait quelqu'un à une jeune fille de ma connaissance ?

"Je continue, monsieur, *"A l'œuvre et à l'épreuve,"* de Laure Conan, puis j'ai commencé *"Le Journal de Marie Edmée"* qui m'intéresse beaucoup et, à moments perdus, je feuillette *"Le mot de l'énigme de Mde Craven."*

"Pardonnez, mademoiselle, mais vous êtes une lectrice bien volage !"

Voilà donc l'opinion qu'ont les gens sérieux de ces liseuses papillons qui veulent tout voir à la fois et dont l'esprit gardant l'empreinte de ce mêli-mélo, devient un véritable chaos.

\*  
\*  
\*

La lecture des romans-feuilletons est la source de toutes sortes de maux dont le premier est de fausser l'esprit, de troubler l'imagination et de pervertir le cœur.

L'esprit de la jeune fille qui lit beaucoup ces livres, se complait naturellement dans le récit des scènes passionnées, des péripéties émouvantes du drame qui se joue sous ses yeux. Aussi son imagination vagabonde-t-elle dans un monde irréel, chimérique ! Elle voudrait vivre de cette vie fascinante entrevue sous un coin du voile que le roman a soulevé..... Elle y a aperçu quelque Roméo vulgaire poursuivant avec une Juliette quelconque une intrigue passionnée, échevelée, et la voilà qui rêve, elle aussi, de protestations enflammées et de tragiques aventures.

Elle ne veut plus d'un sage amour. Elle veut greffer son cœur sur un cœur moins positif, plus ardent.....

À vingt ans, elle est déjà blasée sur tout, ses illusions se sont envolées, ses rêves sont tombés. Parlez-lui, tout l'accable, tout l'ennuie.....

Elle désire mourir, et à peine est-elle à l'aurore de la vie !

Je disais que la mauvaise lecture est une source de maux au moral, mais le physique même en est souvent affecté. Quand j'aperçois une jeune fille à la démarche nonchalante, aux yeux languissants et perdus dans le vague, à l'attitude affaissée, je me dis : voici certainement une grande liseuse, une liseuse assidue. J'ai rarement tort.



C'est un fait assez fréquent et très logique que la liseuse de romans cherche à assimiler son caractère à celui de son héroïne, à calquer ses manières, son allure, toute sa personne.

Je me tais—J'ai sous les yeux un article d'un journal parisien dans lequel l'auteur, M. Ledrain, traite avec une bien autre compétence le sujet de ma causerie. Je ne puis résister au plaisir de vous en donner quelques extraits :

.....“ Je maintiens, écrit M. Ledrain, littérateur distingué, auteur  
 “ d'une traduction de la Bible, que cela affaiblit un peuple de surexciter,  
 “ autant que nous le faisons, son imagination. Le roman moderne, dans  
 “ le plus grand nombre de cas, n'a que cette conséquence. Au lieu de  
 “ fortifier l'intelligence par de graves et fortes pensées, comme le font  
 “ l'histoire, la philosophie ou la science, il l'énerve, l'amollit, l'affaiblit et  
 “ même la pervertit, en la jetant dans un monde toujours fantaisiste et  
 “ en plaçant sous ses yeux des scènes qui sont loin de se rapprocher de  
 “ celles de la vie réelle.

“ A-t-on étudié l'influence du roman populaire sur la fille du peuple,  
 “ par exemple, et celle du roman dit psychologique sur la petite bour-  
 “ geoise et même la femme du monde ?

“ En vérité, ne pensez-vous pas que la lecture des drames et des his-  
 “ toires fantastiques que publient à outrance nos nombreux journaux, ne  
 “ soit pas susceptible de jeter une profonde perturbation morale dans  
 “ l'âme des lectrices ?

“ Et la dernière petite ouvrière venue, au sortir de son atelier, aussi  
 “ bien que la petite paysanne, relativement intelligente, n'a-t-elle pas  
 “ désiré de mener l'existence toujours mouvementée, passionnée, bril-  
 “ lante, comme celle qu'on a mise sous ses yeux éblouis ? N'a-t-elle pas  
 “ rêvé de devenir une *héroïne de roman*, à tel point que l'expression est  
 “ passée dans la langue ?

“ Pour la petite bourgeoise, c'est autre chose. Qui ne sait combien un  
 “ roman raffiné, sentimental, éthéré, l'immisçant à la peinture de situa-  
 “ tions absolument dissemblables de celles au milieu desquelles elle vit,  
 “ l'a bouleversée ? N'a-t-elle pas rêvé aussi d'avoir ces passions, ces émo-  
 “ tions, qu'on lui faisait ressentir idéalement ? Et qui peut dire les fantai-  
 “ sies et les caprices dans lesquels s'est complu son imagination à la  
 “ suite d'une lecture enflammée ? N'a-t-elle pas trouvé ensuite tout petit,  
 “ tout étroit autour d'elle ?

“ Il y a là certainement une cause de détraquement moral chez l'ou-  
 “ vrière, la petite bourgeoise ou la paysanne. Et elle existe même pour la  
 “ femme du monde, que le sérieux de son éducation et de son instruction

“ met cependant à l'abri du danger, qui lit le roman comme une étude ou un passe-temps plus ou moins psychologique ; qui peut dire que le serpent est resté toujours pour elle sans fleurs et sans séduction.

“ Le roman, tel qu'on le comprend et qu'on le répand beaucoup trop de nos jours, est donc, à mon idée, une chose mauvaise qui fausse surtout l'imagination des femmes et des jeune gens et la débilité.”

Voilà un témoignage bien sérieux et bien concluant.

Demandez maintenant à ces femmes qui s'écartent de leurs devoirs d'épouse et de mère quel a été leur premier pas dans le mauvais sentier. Presque toutes vous répondront que les mauvaises lectures les ont perdues.

C'est peut-être aussi le secret de ces bills de divorce, de ces scandales qui éclatent de temps à autre et qui, malheureusement ne se dénouent pas toujours à huis-clos devant les tribunaux.....

Le fameux Ravachol n'a-t-il pas avoué qu'il avait été croyant dans sa jeunesse, mais qu'il en vint à ne plus croire à rien et ce grâce à de mauvaises lectures .....Chacun sait sa triste fin ; et de combien de criminels n'est-ce pas l'histoire ?

\* \* \*

Un souvenir pour terminer.

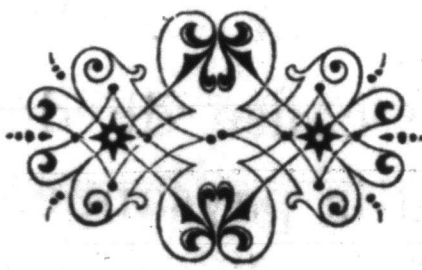
Avant que d'être évêque de Valleyfield, Mgr Emard était chapelain de l'Académie St-A..., où j'étais élève. Je ne sais si cette modeste houlette lui était légère, mais nous étions, à l'en croire, de “ véritables brebis modèles.”

Or, dans sa paternelle sollicitude, Monseigneur redoutait pour nous l'entraînement des mauvaises lectures et attirait souvent sur ce point notre attention.

“ Je ne puis, nous disait-il un jour, réprimer un sourire de pitié lorsque je vois de grandes filles de quinze et dix-sept ans dévorer chaque soir la colonne du feuilleton.....J'en vois même qui, non satisfaites de la parcourir, la découpent ensuite afin de conserver pour les relire plus tard les productions de cette littérature malsaine.”

Notre inexpérience nous faisait alors trouver ces reproches bien sévères... Mais que Monseigneur avait donc raison !

GILBERTE.



## LA JEUNE MALADE

Oh ! viens mon doux ami, pour toi mon cœur s'enflamme !  
Viens dans mes bras nerveux adoucir mon tourment.  
Que ton amour au moins rayonne dans mon âme....  
Mais, hélas !.... vainement....

Et pourquoi donc m'aimer ? suis-je un objet qu'on aime ?  
Ai-je reçu ma part dans les biens dont l'amour  
Orne ses favoris ?.... Pour mon espoir suprême,  
L'horreur du dernier jour !....

Non, point d'amour pour toi, pauvre fille ignorée,  
Aux tourments de ton cœur point de compassion....  
Refole les soupirs en ton âme éplorée....  
Subis ta mission.

Point de baiser vivant sur ta lèvre fanée :  
En place de l'amour où germe un doux berceau,  
Le baiser de la mort, son étreinte abhorrée  
Qui creuse un froid tombeau.

Mourante dans sa fleur, elle était solitaire  
Dans les langueurs sans fin de son affreux tourment,  
Lorsqu'un songe léger s'en vint dans le mystère  
La ravir doucement....

Réchauffé par l'amour, son cœur en sa poitrine  
Se dilate et se fond, car le plus doux lien  
L'unit à l'homme aimé ; — félicité divine !—  
Son cœur bat sur le sien !

Avec l'amour, la vie a couru dans sa veine,  
La chaleur se ranime en son sein refroidi,  
Et d'un fluide nouveau, son âme toute pleine,  
Son âme a reverdi.

Et bientôt dans ses bras, la mère, heureuse et folle,  
Etreint avec tendresse un ange, son enfant !  
Son doux regard le couve et sa lèvre se colle  
Sur son front souriant.

Et de son sein fécond, dans la bouche mignonne  
 De l'ange qu'au ciel d'or son amour a ravi,  
 Jaillit le tendre miel que le Créateur donne  
 A nos anges d'ici.

Et sous le chaud regard, sous la chaste caresse  
 De l'époux le plus tendre, avec l'enfant heureux,  
 La mère, dans son cœur, tressaille d'allégresse  
 Au comble de ses vœux.....

La coupe du bonheur, à sa lèvre attachée,  
 Se vide jusqu'au fond sans jamais s'affadir....  
 Mais quelle est, du plus beau des rêves, la durée ?....  
 Enfant, il faut mourir !

Dans son âme, pourtant, point de désespérance,  
 Car chaque jour encore, au Maître de bontés,  
 Elle dit, dans son cœur, comme au jour de l'enfance,  
 Mon Dieu, vous me restez !....

WILFRID.



## ÊTRE ÉCRIVAIN

---

“ Princes de l'art, vous qui mettez vos peines  
 “ A parader devant les Célimènes  
 “ En ciselant des vers mélodieux,  
 “ Retrempez-vous dans les douleurs humaines :  
 “—L'art est divin, mais la lutte vaut mieux.

*Charles Fuster.*

### I

Être écrivain, en effet, serait-ce cultiver un talent facile, tout d'imagination, consistant à aligner à perte de vue de jolis mots bien choisis, à cadencer d'harmonieuses phrases, à cajoler le caprice du lecteur par d'originales idées dépourvues de toute conclusion pratique ? Un écrivain, serait-ce un grand poseur à l'artiste, un habile metteur en scène, qui, monté sur son ramassis de factices capacités, comme du haut d'un piédestal, bien fragile et chancelant, chercherait à écraser de son dépit les modestes mais sincères travailleurs de la pensée, pendant que ceux-ci, avec des armes moins brillantes mais plus solides, livrent, en toute constance, les combats du Bien, du Vrai, du Bon et du Beau qui est comme une conséquence inévitable, et le résumé de ces trois essences ? Si c'était cela être un écrivain, s'il fallait cela pour aspirer aux privilèges de sympathique persuasion attachés à ce noble titre, que de plumes on aurait vues et l'on verrait encore se briser soudain, dont la pure et franche doctrine, peu brillante souvent mais sincère et effective toujours, a coulé et coule encore, comme un sang généreux, dans toutes les veines du corps social ! S'il fallait cette futilité inconséquente, s'il fallait cet orgueil envieux et exclusif pour être un écrivain, ce serait prévariquer contre le véritable but assigné par Dieu à ceux qu'il doua du talent d'écrire, et chez les modestes, chez les sincères, on renoncerait plutôt aux nobles ambitions, aux gloires pures de la plume : car, chez les modestes, chez les sincères, on ne prévarique pas.

Mais, Dieu merci, être écrivain n'est-ce pas, au contraire, travailler humblement, en y mettant son dévouement tout entier, avec les moyens plus ou moins brillants, plus ou moins parfaits et effectifs que le Ciel nous donna, travailler sans relâche et en conscience, sous l'œil de Dieu, à se faire les champions de sa volonté sainte sur le monde, les porte-voix de sa parole, les apôtres de ses décrets, à guider vers lui, dans la

mesure de nos forces, l'humanité qui souffre et qui espère, l'humanité dont il nous fit les chefs et les prophètes ? Etre écrivain, en un mot, n'est-ce pas, dédaignant la gloriole humaine, les triomphes éphémères qui la suivent parfois, ne désirant que le salut de nos frères et le nôtre, leur bien temporel et éternel, appliquer les forces de son corps, de son esprit, de son cœur, de son être tout entier à péniblement tracer dans le sol aride des douleurs humaines le sillon consolateur où doit germer la fleur de l'espérance, dont le parfum monte au ciel comme l'encens le plus pur qu'offre l'humanité à son Créateur ?

Etre écrivain, non, ce n'est point tant amuser les hommes que de les consoler et les instruire de leurs devoirs ; ce n'est point tant charmer leur douleur que de la guérir ; ce n'est point tant leur procurer l'oubli momentané de leurs misères que de leur en faire acquérir le mérite, par la charité ; ce n'est point tant les enivrer de faux plaisirs, les aveugler par des mirages que de les éclairer par la foi, de les sauver par l'espérance !

L'écrivain, digne de ce nom, à la hauteur de sa mission sublime, se doit à lui-même, doit à ses frères et doit à Dieu, de n'être pas un banal pantomime singeant l'existence, avec des gestes plus ou moins gracieux, dissimulant sous des dehors trompeurs la vraie nature du mal et la vraie nature du bon ; mais, au contraire il doit être toujours, et se montrer en tout et partout un acteur sincère et convaincu sur la grande scène de la vie, un lutteur vaillant et tenace, un porte-étendard de la vérité pure, un clairon dans la bataille pour sonner le ralliement des croyants.

Et c'est pourquoi bien des réputations d'écrivains ont été surfaites ou, pour le moins, faussement établies ; c'est ainsi que, avec de grands, d'immenses talents, du génie même, plusieurs ont failli à leur vocation, sans le savoir, ou, hélas ! parfois, de propos délibéré ; c'est ainsi que, de nos jours encore, on voit, en trop grand nombre, de ces pantomimes littéraires essayer d'accabler de leurs mignardises aussi creuses que sonores ceux qui sous un style moins châtié, moins fulgurant, laissent battre leur cœur, brûler leur âme d'apôtre, non pas pour leur gloire personnelle, mais pour celle de Dieu, non pas pour le lucre, mais pour le soulagement et le salut de l'humanité qui souffre.

Enfin, et quoi que puissent en juger les esprits superficiels, l'engouement des masses, que le clinquant fascine souvent bien mieux que l'or solide, en dépit des injustices de la réputation et les gloires humaines, malgré qu'ils compteront toujours dans le petit nombre, les écrivains

vrais, dignes de ce nom, ce sont bien les chevaux de labour qui creusent le sillon et non pas ces pimpants chevaux de parade qui viennent sautiller, danser devant les foules pour leur arracher des cris d'admiration. Les écrivains vrais, ce ne sont pas les galants pomponnés qui viennent pincer la lyre, du bout des doigts, pour tromper l'ennui et abréger le temps, non, ce sont les lutteurs austères, qui ne perdent pas un seul moment du temps précieux que Dieu accorde à l'homme, qui s'en vont en avant, toujours en avant, sonnant la charge vibrante du clairon, entraînant à leur suite, à la victoire du Vrai et du Bien, ceux que le mâle courage n'a pas encore abandonnés. Avec des armes plus ou moins finement trempées, les voilà les bons combattants, les vrais soldats de la plume ; les autres, les poseurs, peuvent rire à leur aise, se moquer de ces dévouements modestes : ils ne seront toujours que des nains ridicules aux pieds de ces fiers géants de la pensée : les lutteurs par la plume.

Et Charles Fuster, le vaillant poète a eu bien raison d'écrire ces beaux vers, à l'adresse des jongleurs de mots :

“ O bons chanteurs que la couronne attire,  
 “ Chanteurs épris du rythme et du laurier,  
 “ Vous imposant un stérile martyre,  
 “ Vous vous tuez, amis, à marier  
 “ Les rimes d'or du parfait ouvrier.  
 “ Vous restez là, dans ces angoisses vaines,  
 “ A consumer la sève de vos veines.  
 “ On a tout dit, en mots harmonieux  
 “ Dans les vers grecs ou les odes romaines !  
 “ — L'art est divin mais la lutte vaut mieux.”

## II

Ces quelques réflexions, que j'ose offrir, bien humblement à mes bons amis du GLANEUR, elles m'ont été inspirées par la tristesse de nos temps littéraires, dont la phase, heureusement, s'annonce pour changer bientôt. Mais encore aujourd'hui, cependant, l'imagination, trop souvent, avec ses fioritures vaines, ses non-sens sonores, au lieu du jugement sain avec sa raison et son cœur, alimente la plume de soi-disant écrivains, traîtres à leur devoir. Combien n'en compte pas la France littéraire du jour de ces poseurs à l'art, écrivant pour distraire le public sans le soulager, pour le gâter plutôt que pour l'amender ; écrivant pour se faire un piédestal de gloire, écrivant pour se faire un piédestal d'argent. Et notre littérature naissante, après avoir été

d'abord ce qu'elle devait être : une école de morale, a emboîté le pas, conduite par quelques téméraires, pour devenir, ici et là, une usine de fatuités sans but, d'extravagances fin-de-siècle. Les Don Quichotte de là-bas ont trouvé dans nos rangs quelques Sancho Pança.

Voilà les gens qui viennent, avec des airs de matamores, assommer par leur arrogance bouffie de prétention les volontaires généreux qui leur demandent seulement une petite place dans l'arène pour y livrer les bons combats ; la permission de travailler, en toute modestie, avec le cœur, avec l'âme et la raison, à côté d'eux, qui ne mettent à la besogne, tout au plus, qu'un peu d'esprit, beaucoup d'imagination.

Tous ou presque tous ce sont de sombres visionnaires, des gens qui voient tout en noir, si vous voulez. C'est pour enchanter leur propre dégoût de toutes choses, ou pour l'infiltrer comme un poison d'odieuse sympathie dans le cœur de ceux qui les lisent, qu'ils s'ingénient à harmoniser des phrases, à ciseler des mots. A les en croire, ils ont seuls les secrets de l'avenir : l'art est grand, et eux, ces spadassins de l'écritoire, sont ses prophètes. En dehors d'eux, de ce qu'ils pensent de ce qu'ils disent, de ce qu'ils font, tout est désespoir, rien ne saurait faire bonne figure à leurs yeux ; ils calomniaient la vertu et médieraient de leurs frères, pour avoir occasion d'égrener des mots sonores, de lancer des phrases à effet.

Ils se donnent bien de garde, croyez-le, de se montrer sensibles à des réflexions si justes et d'un ordre aussi relevé que celles du poète, dans la strophe qu'on va lire ; ils se donnent bien de garde d'appliquer leurs talents et leurs énergies à la grande œuvre qu'il y propose.

Fuster leur crie : "Soyez des apôtres, soyez des consolateurs, soyez  
" les lutteurs du bien, de la justice et de la vérité !

" Que de maisons sans joie et sans sourire,  
 " Avec la faim pour hôtesse au foyer !  
 " Combien d'esprits que le doute déchire !  
 " Et la patrie est là qui va plier  
 " Sans même avoir la force de crier.  
 " Oh ! la terreur dont les âmes sont pleines !  
 " Savons-nous bien, Destin, où tu nous mènes ?  
 " Il nous faudrait, pour attendrir les cieux,  
 " Des bras virils et des âmes hautaines.  
 " —L'art est divin, mais la lutte vaut mieux."

Eux, les artistes, les ciseleurs, les montreurs, loin de prêter l'oreille à ces nobles accents, ils les dédaignent ; lâches, au lieu de combattre, ils jouissent...



“La Patrie est là qui va plier,” oui, mais qu'est-ce que cela leur fait à eux ; elle s'affaisse dans la douleur, “sans même avoir la force de crier” : vont-ils être ses hérauts, ses champions, lutter pour elle dans la tristesse comme ils se réjouirent avec elle aux jours plus fortunés ? Oh ! non, par exemple, cela est bon, disent-ils, pour les mercenaires de la plume, nous, nous sommes les oiseaux chanteurs du clair soleil et du bon temps. Efféminés, ils ne savent que jouir ; et, les ingrats, ils vont ajouter leurs invectives aux angoisses de leur mère en pleurs.

Lecteurs, vous croirez que j'exagère, que tant de perfidie ne saurait loger dans l'âme de celui dont le souffle d'en haut féconde la pensée, qui naquit écrivain. Hélas ! puisqu'il vous en faut, j'ai de tristes preuves à l'appui de ce que je viens de dire. Notre Canada français traverse actuellement une phase douloureuse de son existence, il n'y a pas à se le dissimuler. Mais son cas n'est point désespéré, tant s'en faut : car rien n'entravera jamais, toutes les nations civilisées reconnaissent cette vérité éclatante, rien n'entravera jamais les “*gesta Dei per Francos*.” Eh ! bien, au moment où chaque vrai patriote cherche à rendre à notre aimée Patrie sa belle confiance, altérée par des infortunes passagères, à remonter son courage abattu, à lui remettre en vue ses ressources fécondes, à lui rappeler ses destinées glorieuses, et les promesses d'avenir qui lui sont faites, oyez comme parle un des coryphées de l'école :

“ Le peuple canadien ! Il n'y en a plus. Deux générations au moins  
 “ s'en sont allées, en masse, comme l'exode d'un peuple qui cherche  
 “ de nouveaux foyers, ne laissant derrière elles que les pères et les  
 “ aïeux déjà affaiblis, fatigués, sans aide pour leurs travaux, incapables  
 “ d'en recruter ailleurs, obligés souvent à leur tour de prendre le che-  
 “ min de l'exil ou de laisser dépérir leurs champs après avoir été eux-  
 “ mêmes décimés. Les antiques usages ont disparu : les bonnes vieilles  
 “ mœurs d'autrefois ne sont plus qu'un souvenir, tout ce qui faisait notre  
 “ caractère distinctif s'efface et se fond dans un prosaïque ensemble ; il  
 “ n'y a plus de peuple canadien parce qu'il n'y a plus de familles ca-  
 “ nadiennes ; toutes ou presque toutes, dépouillées de leurs jeunes  
 “ branches, restent là, dans la forêt éclaircie, comme ces grands troncs  
 “ solitaires dont l'épais feuillage n'étouffe plus la plainte du vent.  
 “ Restait encore un simulacre de langue ; le plus grossier et le plus  
 “ répugnant jargon l'a remplacé.”

N'est-ce pas que cela fait froid au cœur d'entendre crier par un

compatriote canadien français ces choses néfastes, qui peuvent avoir un peu de vrai, mais qui sont loin, bien loin d'être toute la vérité.

Il ne s'arrête pas là, juste ciel, le dénonciateur des siens ! Ne vous ai-je pas avertis que ces gens-là ne voient rien de bon hors d'eux-mêmes ; qu'ils médieraient de leurs frères, à l'occasion. Notre presse canadienne, alimentée par le dévouement et la conviction sincère dans la plupart des cas, est humble plutôt que brillante, les courants violents de l'opinion l'entraînent à des excès parfois, mais elle est vaillante et déterminée, elle fait son œuvre avec persévérance. Notre littérature nationale, trahie à son aurore par ceux qui, venus à la suite d'une génération de travailleurs, celle de 1850, n'eurent pas le courage de lui vouer gratis leurs talents brillants, est aujourd'hui en germe de nouveau. - Mais l'éclosion de ce grain de sénévé promet de riches fruits pour la moisson prochaine, si la semence n'est pas étouffée sous les pierres de l'envieux dénigrement, systématique et exclusif.

Néanmoins, écoutez ce que dit de tout cela le publiciste déjà cité :

“ Notre presse... ah ! n'en parlons point. Notre littérature, ce qu'on appelle notre littérature nationale ! A part quatre, cinq ou six noms tout au plus digne d'estime, qu'est-ce qu'on y voit ? Quelques hâbleurs, charlatans, collégiens qui croient savoir quelque chose et qui sont restés collégiens toute leur vie, des prétentieux grotesques qui s'imaginent positivement être des écrivains parce que leurs noms traînent sur toutes les publications imaginables et apparaissent dans toutes les circonstances, enfin quelques sots agaçants, quelques francs imbéciles et autant d'ignorants épais, voilà ce qui constitue le reste. Ajoutez à cela un assez bon nombre de gamins qui se mêlent d'écrire sans avoir appris à écrire, sans avoir eu d'école, de maîtres, de correcteurs, sans avoir fait d'apprentissage ni de stage, comme cela est nécessaire pour toutes les autres professions. Aussi ce qu'on appelle notre “littérature nationale” occupe-t-il le dessous du sous-sol ; c'est à peine même le reflet affaibli d'un peuple aux trois quarts effacé. Ceux qui ont du talent, des études et une valeur réelle n'écrivent pas ou n'écrivent plus. Depuis trop longtemps les nausées leur montent à la bouche et le dégoût de faire quelque chose pour un public comme le nôtre les a absolument écartés de toute scène où les hommes cherchent à se faire valoir.”

Voilà l'encouragement qu'ils donnent, ces braves poseurs, aux efforts généreux, voilà l'exemple qu'ils exhibent à ceux qui auraient besoin d'exemple.

N'ayant rien à dire, très souvent, lorsqu'ils saisissent la plume pour tracer les capricieuses arabesques de leur style, presque aussi dévergondé que prétentieux, n'ayant rien à dire, pour parler quand même ils disent des riens, ou bien commettent des ineffabilités, des apostasies de patriotisme comme on vient d'en voir.

Ah ! s'ils avaient voulu faire la lutte pour le Bien, pour le Vrai et pour le Bon, comme ils s'escriment à poser pour le Beau, leur plume aux abois ne divaguera pas après quelques instants d'exercice.

Ils ont la facilité du talent, cela est incontestable, dans bien des cas ; que ne le consacrent-ils au soulagement véritable de l'humanité, plutôt que de s'astreindre à la leurrer dans l'ivresse et, dans le malheur, à ne trouver que des invectives au lieu de consolation à ses douleurs ! Leur talent brillerait d'un éclat plus durable et non moins vif, sans avoir à craindre l'épuisement où il aboutit parfois. Fuster, qu'on me permettra de citer encore, tant son mâle vers est fait pour réveiller les énergies, a une dernière strophe, dans sa " Ballade des purs artistes " pour faire sentir aux jongleurs de mots l'inanité de leurs efforts mal dirigés.

" Quand vous avez bien fini de décrire,  
 " De soupeser les mots, de les trier,  
 " Vous vous plaignez de n'avoir rien à dire !  
 " La Muse est lasse ; elle se fait prier ;  
 " Pégase dort sous les coups d'étrier.  
 " Et tout autour, dans ces immenses plaines,  
 " Suivant son rêve ou ruminant ses haines,  
 " L'humanité brise ou cherche des dieux.  
 " Pleure, frémit, se débat sous les chaînes...  
 " — L'art est divin, mais la lutte vaut mieux.

### III

Elles n'ont qu'un but, ces pages, mes chers confrères, collaborateurs et lecteurs du *GLANEUR*, ces pages au bas desquelles je vais oser mettre mon nom, tout en me rendant bien compte de la responsabilité que j'assume, tout en étant bien convaincu que je devais à notre cause, que je devais à vous tous, que je devais à ma conscience de faire ce que j'ai fait, d'écrire ce que j'ai écrit.

Leur but, c'est de nous mettre en garde, tous tant que nous sommes, contre un danger réel qui se présente à nous au début de notre carrière littéraire. En mettant le pied dans l'arène, avec des ressources bien diverses, mais tous avec la même bonne volonté, nous y allons de tout cœur. Nous tournons nos regards, naïfs et sans astuce, vers les

figures les plus sympathiques pour demander à nos aînés de nous offrir des modèles à suivre.

Imprévoyants, peut-être serions-nous portés, dans notre enthousiasme de néophytes, à emboîter le pas derrière tel ou tel dont le talent aux brillantes apparences fascine nos regards et subjugué nos goûts. N'allons pas nous arrêter à l'aspect extérieur de la coupe ; voyons, avant d'y boire, assurons-nous si c'est un poison ou un nectar qu'elle nous offre.

Poison, subtil et violent poison, pour une jeune âme cherchant à se faire un *credo*, ces maximes littéraires qui conduisent, d'abord, à gaspiller ses forces dans la plus futile parade de grâce et d'esprit, et mènent après au pessimisme obscur qui fait voir "des hâbleurs, des charlatans, des gamins" dans les écrivains vieux ou jeunes qui *travaillent* à côté.

Mes amis, gare la fausse voie ; cherchez un moins désolant modèle. Dans notre époque de combats où la pensée fournit les armes, que d'autres miliciens de la plume s'amuse à faire la parade, si bon leur semble, pour nous, nous suivrons les drapeaux, nous serons les "luteurs."

Et s'ils allaient un jour pactiser avec nos ennemis, si l'envie leur faisait tourner contre nous leurs armes destinées à combattre avec les nôtres, si nous devions, un jour, tomber sous leurs coups fratricides, du moins, ils viendront nous atteindre et nous frapper dans la mêlée ; nous serons morts au champ d'honneur !

JULES SAINT-ELME.



## L'ADIEU

A MA COUSINE B.....

C'est donc vrai ? Vous partez !... Las ! l'aiguille éternelle  
 Vient marquer tristement l'heure de nos adieux,  
 Et nous laissant au cœur une douleur nouvelle,  
 Comme l'oiseau qui fend l'azur à tire d'aile,  
 Vous allez bientôt fuir vers de plus vastes cieux,

Vous allez retrouver, ainsi que l'hirondelle  
 Retrouve aux jours d'Avril son nid doux et soyeux,  
 La maison où la voix d'Étres chers vous appelle,  
 Car vous êtes leur âme aimante autant que belle,  
 Le rayon de leur vie et l'astre de leurs yeux.

Partez donc, puisqu'ainsi la vie en tout s'ombrage  
 Et qu'il est constamment des ronces sous les fleurs !  
 Nous nous souviendrons tous de votre court passage  
 Dans le foyer où, comme un ange au doux visage,  
 Vous avez adouci l'amertume des pleurs.

Ah ! du moins que l'adieu qui tremble sur nos lèvres  
 Soit d'un " revoir " prochain l'aimable avant-coureur,  
 Et que le souvenir de ces heures trop brèves,  
 Faites d'intimité, de tendresse et de rêves,  
 Comme un parfum demeure au fond de votre cœur !

FRÉDÉRIC LÉVY.

France, Alais (Gard) 1892.



## HENRY DE TONTY.

## III

La Salle s'embarqua à la Rochelle, le 14 juillet 1678, avec Henry de Tonty, le capitaine Paul de La Mothe-Lussière, le Père Hennepin, récollet, trente hommes : pilotes, matelots, charpentiers, forgerons, et les matériaux, gréements, outils, etc., nécessaires à ses entreprises. Le 15 septembre, ils arrivaient à Québec, où La Salle s'arrêta, mais tout son monde, y compris quelques Canadiens qui allaient se fixer comme colons ou servir la traite au fort Frontenac, poursuivit la route jusqu'à ce dernier lieu.

M. Parkman admire beaucoup Tonty et déclare qu'il valait à lui seul plus que tous les compagnons de La Salle.

La Salle paraît avoir été frappé du tempérament de Tonty et de son intelligente activité. Pourtant La Mothe-Lussière n'était pas un homme ordinaire, mais La Salle n'a d'yeux que pour sa nouvelle recrue. Le 31 octobre 1678, il écrivait, de Québec, au prince de Conti : "L'honorable caractère et l'aimable disposition de Tonty vous étaient bien connus, mais peut-être ne le pensiez-vous pas capable d'exécuter des travaux qui exigent à la fois une vigoureuse constitution, la connaissance du pays et l'usage des deux mains. Néanmoins, son énergie et son adresse le rendent propre à tout. En ce moment même, quand chacun craint le froid, il commence la construction d'un nouveau fort, à deux cents milles d'ici, auquel j'ai pris la liberté de donner le nom de Conti. Il est situé près de la grande cataracte, haute de plus de cent vingt toises, par laquelle les lacs situés plus haut se précipitent dans celui de Frontenac. De là on fait cinq cents lieux, jusqu'à l'endroit où doit être construit le fort Dauphin, après quoi, pour atteindre le golfe du Mexique, il ne reste plus qu'à descendre la grande rivière de la baie du Saint-Esprit."

Notons que la chute de Niagara ne mesure pas en hauteur sept cent vingt pieds, mais seulement cent soixante. Elle avait été vue à plusieurs reprises par des Européens et tous s'accordaient à lui donner des proportions extravagantes. Hennepin lui-même, qui la visita six semaines après la lettre de La Salle, la regarde à travers son imagination et la recouvre d'un gros chiffre pour produire de l'effet sur ses

lecteurs. Le lac Frontenac signifie l'Ontario. La distance de cinq cents lieux mentionnée par La Salle, devait, d'après ses calculs, le mener au Mississipi, où il établirait un fort, base de ses explorations vers le golfe du Mexique ou le golfe de Californie, car il désirait suivre le cours du fleuve et savoir enfin à quelle mer il aboutit.

## IV

La Salle supposait que Tonty était déjà à l'œuvre dans le lac Erié et qu'il élevait le fort Conti, mais il n'en était encore qu'aux préparatifs de cette entreprise. Le 18 novembre, mettant à la voile du fort Frontenac, Tonty et ses hommes se dirigèrent du côté de Niagara. Le 26 ils atteignirent un endroit voisin de Toronto et faillirent être enfermés par les glaces. Le 6 décembre ils étaient à l'entrée de la rivière Niagara et y chantaient un *Te Deum*. Dès le 7, Tonty se mettait en marche pour choisir un site favorable à ses projets. Le 11 on plantait le piquet à peu de distance de l'endroit où s'ouvre le canal Erié. (Gravier : *Découvertes*, p. 90, et supplément, p. 59-63.)

Daniel Graysolon Duluth, qui allait à la découverte pour son propre compte, partit, cet automne, de Montréal, remonta l'Ottawa, passa par le lac Nipissing, la rivière des Français, le saut Sainte-Marie et arriva au fond du lac Supérieur pour, de là, entrer dans le pays des Sioux. Nous le retrouverons.

Avec Tonty, au lac Erié, étaient La Mothe-Lussière, le Père Hennepin et seize hommes. Je ne raconterai pas en détails la construction du fort Conti—les historiens en ont assez parlé.

La Salle, aussitôt arrivé au fort Frontenac, envoya quinze hommes avec sept ou huit mille francs de marchandises dans la direction du Mississipi. Je suppose que cette escouade remonta la rivière Trente, parvint au lac Simcoe, puis à Penetanguishene et suivit les côtés est et nord du lac Huron pour atteindre Michillimakinac, et ensuite l'ouest du lac Michigan jusqu'à Chicagou. Les pelleteries, obtenues par l'échange de leurs marchandises avec les Sauvages, devaient être embarquées sur le bâtiment que La Salle allait construire au lac Erié, et qu'il conduirait à Chicagou. Les Illinois, la baie Verte, et plus tard la rivière Wisconsin étaient les champs de traite qu'il espérait exploiter à la faveur du privilège dont j'ai parlé.

Cet hiver de 1678-79, Duluth était aux sources du Mississipi, se préparant à descendre jusqu'au Wisconsin pour gagner la baie Verte et reprendre le chemin du Canada.

Vers la fin de janvier 1679, La Salle alla voir Tonty et plaça sur chantier la quille d'un navire de quarante-cinq tonneaux appelé le *Griffon* (les supports des armes du comte de Frontenac étaient deux griffons) et s'en retourna au fort Frontenac. Le *Griffon* fut lancé au printemps. Le 30 juillet, La Salle étant revenu au fort Conti, envoya Tonty, en canot d'écorce, l'attendre au Détroit et, le 7 août, il franchissait sur son vaisseau la barre du lac Erié. Trente-deux hommes montaient le navire, y compris trois Pères Récollets. Le 11, La Salle rejoignit Tonty au Détroit, où il n'existait encore aucun établissement français. Le 28, ils étaient à Michillimakinac, au grand étonnement des indigènes et des coureurs des bois français. Une partie des hommes envoyés l'automne précédent aux Illinois n'avaient pas dépassé Michillimakinac, tant on les avait effrayés par le récit des dangers d'un pareil voyage. Quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus au saut Sainte-Marie. La Salle, en même temps qu'il mettait la main sur quatre autres restés à Michillimakinac dirigea Tonty du côté du Sault pour y reprendre les déserteurs. Le 2 septembre, le *Griffon* entra dans le lac Michigan et bientôt jeta l'ancre dans la baie Verte. Un certain nombre des hommes envoyés aux Illinois attendaient La Salle en ce lieu, avec quantité de pelleteries. Le 18 septembre, le *Griffon*, chargé de tout ce que l'on avait pu se procurer pour la traite, reprit la route de Niagara. On ne sait ce qu'il devint, malgré les recherches faites à ce sujet. Dans le même automne, un bâtiment qui apportait de France vingt-deux mille francs à la Salle se perdit dans le Saint-Laurent.

## V

A l'aide des hommes qui lui restaient, l'infatigable découvreur se dirigea vers le fond du lac Michigan et construisit, en novembre 1679, un fort à l'entrée de la rivière des Miamis, où Tonty arriva, à son tour, le 20 novembre, venant du saut Sainte-Marie avec les déserteurs capturés. Les Pères Récollets, de la Ribourde et Hennepin, avaient partagé toutes les fatigues du long et pénible voyage de La Salle et de ses compagnons. De l'entrée de la rivière des Miamis ou Saint-Joseph, La Salle, Tonty, la Ribourde et Hennepin remontèrent (8 décembre) jusqu'à la rivière des Illinois. Le 5 janvier 1680 ils se trouvaient sur cette dernière rivière dans un camp de sauvages, au lac Peoria, Pime-diou, Pimiteoui, selon les différentes manières d'écrire ce nom. C'est là que fut commencé, le 15 janvier, un fort auquel, La Salle, abreuvé de

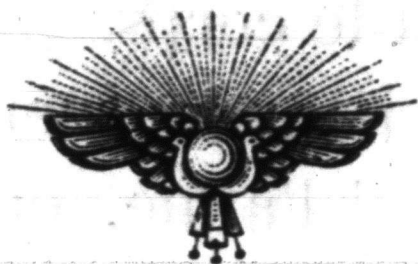


revers et de mécomptes, donna le qualificatif de Crève-cœur. Il y laissa Tonty pour commander et partit le 2 mars reprenant la route du Canada, avec Hunaud, Laviolette, Collin, d'Autray et un chasseur sauvage.

Le 29 février, c'est-à-dire trois jours avant que de reprendre la route du Canada, La Salle avait envoyé, par la rivière des Illinois, un parti d'explorateurs dans la direction de l'Ouest. Michel Accau, chef d'entreprise, avait avec lui Antoine Auguelle dit Dugay et dit aussi le Picard, et comme compagnon le Père Hennepin. Ces trois hommes maniaient l'aviron dans un même canot d'écorce. Selon leurs ordres, ils descendirent jusqu'au Mississipi, et tournant à droite, remontèrent le fil de l'eau pour reconnaître cette région du fleuve, mais rendus à l'entrée de la rivière Wisconsin, ils furent enlevés par des Sioux qui les amenèrent aux chutes Saint-Antoine ou Minneapolis à présent. Vers le mois de mai quelques chasseurs partirent de ce dernier lieu pour se rendre aux sources du Mississipi, chez leurs parents et amis ; ils y rencontrèrent le chevalier Duluth qui ne tarda pas à apprendre l'aventure des trois prisonniers blancs. Aussitôt, choisissant parmi les sept Français ou Canadiens, ses engagés, ceux qui pouvaient le plus lui être utiles, il se lança à la recherche de ses compatriotes et les rencontra au bout de quelques jours. Duluth et le père Hennepin s'étaient vus dans une circonstance bien solennelle, sept ans auparavant, à la bataille de Senef, où Condé remporta la victoire sur Guillaume d'Orange. De la Belgique au Minnesota il y avait plus loin en ce temps-là que aujourd'hui, et l'on ne se donnait guère rendez-vous de l'un de ces points à l'autre. Aussi leur surprise fut-elle extrême. Duluth intima aux Sioux de relâcher "ses parents et son frère," comme il s'exprimait, et partit avec eux pour la baie Verte, en attendant l'occasion de se rendre à Michillimackinac, puis à Montréal.

BENJAMIN SULTE.

(à suivre)



## LE CRIME DES BRUYÈRES.

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

### PREMIÈRE PARTIE.

#### II

#### FIANCÉ SANS LE SAVOIR. (*suite*)

—Alors, fit sa femme avec un sourire aimable, nous ne vous disons qu'au revoir, puisque vous reviendrez ici... Adieu, Monsieur Vatin, je souhaite aussi qu'il ne vous arrive rien de fâcheux.

Frédéric s'inclina sans mot dire, et salua en même temps le père, la mère et la fille, sans lever les yeux sur cette dernière.

De son côté, Maurice tendit la main à Claire. La jeune fille, en proie à une poignante émotion, y mit la sienne machinalement, se retourna vivement pour essuyer une larme, et sortit de la chambre.

Quand les deux jeunes gens se furent éloignés, Madame Fournier lança un regard de triomphe à son mari :

—As-tu compris ? lui demanda-t-elle à mi-voix. Le comte reviendra ce soir.

—Mais oui... pour m'apporter ces actes.

—Grand naïf ! Tu crois ça ! Allons donc ! c'est un prétexte. La présence de Frédéric le gênait ; il n'a pas pu se dispenser de l'emmener pour prendre congé de nous ; mais ce soir, il sera seul, et alors....

—Alors ?

—Il nous demandera la main de Claire, donc !

M. Fournier eut un haut-le-corps.

—Au moment de partir pour la guerre ! Tu es folle !

—Je sais ce que je dis... il l'aime, et s'il emporte l'assurance qu'il est aimé, ce sera pour lui le meilleur des viatiques, reprit la romanesque Madame Fournier. Je suis sûre qu'il voudra

savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments de Claire avant son départ. C'est tout ce qu'il y a de plus naturel. Une fois leurs promesses échangées, il pourra lui écrire, recevoir de ses lettres, en un mot, continuer sa cour par correspondance.

— Ah ! par exemple, je ne permettrai pas cela, fit vivement l'ancien notaire.

— Je le permettrai, moi ! riposta son épouse. Il ferait beau voir que les obstacles vinssent de toi ! Crois-tu que les comtes se présenteront par douzaines pour demander la main de Claire ! Et ce n'est pas un décavé, celui-ci ! Il n'a pas besoin de notre fortune pour redorer son blason, et s'il épouse notre fille, c'est qu'il l'aime. C'est un mariage d'inclination qu'il fait là !

Pendant ce temps, Maurice s'acheminait vers le château.

Lui aussi pensait à ce mariage ; mais il était loin d'avoir à cet égard les sentiments que lui prêtait Madame Fournier.

C'était Madame de Saint-Andret qui, trouvant Claire gentille et bien élevée, avait eu l'idée de la proposer pour femme à son fils. Bien que Maurice fût fort jeune, elle eût désiré le voir établi auprès d'elle. Elle ne se dissimulait pas que c'était une mésalliance qu'elle lui conseillait ; mais elle n'avait pas de préjugés nobiliaires. Ce qu'elle voulait avant tout, c'était le bonheur de Maurice, et elle pensait que Claire le rendrait heureux. Il y avait bien les parents, dont le manque d'éducation blessait ses instincts de patricienne ; mais on ne pouvait trouver tous les avantages réunis.

Maurice avait écouté sans faire une objection les arguments de sa mère. A vrai dire, ce projet ne lui souriait que médiocrement ; mais n'ayant aucune raison d'y opposer un refus net, et ne voulant point contrarier la comtesse, il s'était borné à répondre qu'on avait le temps d'y songer. Et maintenant que son départ le forçait d'ajourner indéfiniment ce mariage, il éprouvait un véritable soulagement, car il n'était pas dupe de la petite comédie que jouait Madame Fournier pour l'attirer chez elle, dans l'espoir qu'il s'éprendrait des beaux yeux de sa fille.

Madame de Saint-Andret, de son côté, avait, dans le même

but, insensiblement resserré ses relations d'amitié avec ses voisins, aussi tout le monde parlait-il des fiançailles prochaines du comte et de Claire, comme si elles eussent été arrêtées déjà.

A la nouvelle de cette union probable, Frédéric avait été mordu au cœur par la jalousie. Avec son outrecuidance habituelle, et ses instincts d'ambitieux, il avait ardemment convoité ce beau parti. D'ailleurs il ressentait pour Claire une de ces passions sourdes et violentes qui sont le fait des natures froides d'apparence, et puis la fortune de cette héritière était propre à exciter ses rapaces appétits.

Les domestiques du château avaient, (on ne sait comment, deviné cet amour, et, heureux de se venger de l'intendant dont ils subissaient les dédain outrageants et le tyrannique orgueil, ils s'étaient empressés de le clabauder partout, si bien que les visées de Frédéric étaient devenues pour tout le monde un objet de moquerie, la fable du village, pour ainsi dire.

Maurice était seul à ignorer qu'il eût un rival ; il ne soupçonnait pas davantage la haineuse jalousie qu'éprouvait à son égard son frère de lait.

Toute la journée, le jeune comte fut occupé à mettre ordre à ses affaires et à terminer ses visites. Ce n'est que le soir, après neuf heures, qu'il eut le loisir de retourner chez M. Fournier. Il remit à l'ex-notaire les actes de propriété dont il lui avait parlé, et lui donna longuement tous les détails concernant la vente de ses prés.

Madame Fournier, assise dans un fauteuil, à quelque distance, l'observait du coin de l'œil, s'étonnait de sa lenteur à entamer le chapitre qu'elle attendait, et lui adressait de temps à autre un petit sourire d'encouragement auquel Maurice, tout entier à ses explications, ne prenait point garde.

Enfin il se leva, remercia chaudement son voisin, et prenant congé de ses hôtes, les chargea, d'une voix très calme, de présenter ses hommages à Claire que l'on disait souffrante ; puis il se retira, laissant Madame Fournier tellement stupéfiée de cette retraite, qu'elle en oublia de lui dire adieu.

Le notaire accompagna le jeune homme jusqu'à la grille, lui serra la main et rentra dans la maison au moment où dix heures sonnaient.

En voyant revenir son mari avec le même visage placide, Madame Fournier passa de la stupeur à une colère terrible.

— Il ne t'a rien dit non plus ? demanda-t-elle.

— Mais non. Que devait-il me dire ?

— Comment ! Ce qu'il devait te dire ? Voilà un garçon qui fait la cour à notre fille depuis des semaines et des mois ; sa mère ne se fait pas faute de me décocher à tout instants des sourires d'intelligences ou de m'adresser des allusions transparentes ; ils sont toujours fourrés chez nous ! Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'on en veut à la main de notre fille ? Pourquoi ne parle-t-on pas ? Aujourd'hui une occasion exceptionnelle de la demander se présentait ; le comte n'a-t-il pas eu l'air ce matin de nous faire entendre qu'il reviendrait ce soir pour se déclarer ? Que diable ! je n'ai pas la berlue, ni les yeux dans ma poche !... Il revient, comme il l'avait promis, et le voilà qui emploie toute sa visite à nous parler de ses prés ! Non, ça passe les bornes ! Es-tu son homme d'affaires, à la fin ?

— Allons, Caroline, ne nous fâchons pas, interrompit le notaire, d'un ton conciliant. Je t'ai déjà fait observer que le moment était mal choisi pour une demande en mariage, quand on va se faire tuer demain peut-être.

Alors pourquoi nous a-t-il prévenus qu'il reviendrait ce soir ?

— Mais tu sais bien... ses prés...

— Il s'est moqué de nous tout simplement ! Ah ! elle me re-vaudra ça, la comtesse ! Nous sommes de trop petites gens pour ce grand seigneur ! Il croit qu'il peut s'amuser avec notre fille et attendre aussi longtemps qu'il lui plaira ! Nous verrons qui sera marié le premier de Claire ou de lui !

M. Fournier essayait vainement d'arrêter ce flot d'invectives. La femme, toute à sa colère, passa une partie de la nuit à se demander comment elle se vengerait de la comtesse. Elle se promit de commencer dès le lendemain une de ces guerres à coups d'épingles où excellent les méchantes femmes.

(A suivre)

JEAN RIVAL.

## TABLETTES DU SAVOIR.

“ Je rends au public ce qu'il m'a prêté. ”—LA BRUYÈRE.

*Pensées et maximes* :—La fortune n'est pas dans ce qu'on gagne, mais dans ce qu'on sait conserver.

Quiconque n'a jamais été pieux, ne sera jamais vraiment poète.—Joubert.

Ceux qui lisent savent beaucoup, ceux qui regardent savent quelquefois davantage.—A. DUMAS.

Il ne faut pas que la fumée de l'encens brûlé devant une jolie femme noircisse sa réputation.

Montesquieu disait :—Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

*Victor Hugo et Chateaubriand* :—Victor Hugo revenant, un matin, du Jardin du Luxembourg (1828 ou 1829), disait à Sainte-Beuve :

“ Si je voyais Béranger, je lui donnerais le sujet d'une jolie chanson. Je viens de rencontrer M. de Chateaubriand au Luxembourg ; il ne m'a pas vu ; il était tout pensif, absorbé à considérer des enfants qui, assis à terre, jouaient et faisaient des figures sur le sable. Si j'étais Béranger, je ferais une chanson là-dessus : “ J'ai été ministre, j'ai été ambassadeur, etc. ; j'ai le “ Saint-Esprit, j'ai la Toison d'Or, le grand cordon de Saint-An-  
“ dré, etc. . . . ; et une seule chose à la fin m'amuse : c'est de voir  
“ les enfants jouer sur le sable...—J'ai fait *René*, j'ai fait le *Génie*  
“ *du Christianisme*, j'ai tenu tête à Napoléon, j'ai ouvert l'ère  
“ poétique du siècle..., et je ne sais plus qu'une chose qui m'amu-  
“ se : voir les enfants jouer sur le sable ; j'ai vu l'Amérique, j'ai  
“ vu Rome et la Grèce, j'ai vu Jérusalem, etc.” Et après cha-  
que énumération de fortunes diverses, de grandeurs ou d'hon-  
neurs tout revenait toujours à ceci : *voir les enfants jouer et faire*  
*des ronds sur le sable.*” Le cadre tracé par Victor Hugo était  
parfait et on saisit le *motif*, on tient le *refrain*. Jamais ce qui  
sépare la chanson, même la plus élevée, de l'ode proprement  
dite, on n'a été mieux défini.

*Les jours les plus longs en Europe* :—La ville de Reykjavik dans l'île d'Islande a le jour le plus long en Europe ; il dure trois mois et demi, ensuite vient la petite ville de Varos, située sur le bord du Varaner, en Norvège, où il fait continuellement jour depuis le 21 mai au 22 juillet. Dans la ville de Tornéa sur la frontière de la Suède, le plus long jour est de 21 heures et demie. Le jour le plus long à Pétersbourg est de 19 heures, à Stockholm et Upsal, de 18 heures et demie, à Berlin et à Londres de 17 heures et demie.

J. ALCIDE CHAUSSÉ.

## GERBES DE MODELES

---

A Paris, la ville qui, selon le mot de Ponson du Terrail, "renferme à elle seule plus de crimes et de vertus que le reste du monde," il vient de paraître un recueil de poésies comme on en voudrait lire plus souvent. Ce charmant volume s'intitule *Foi et Poésie*, et a pour auteur M. Joseph Serre, un vrai poète, un franc chrétien, un jeune, mais un brave, qui n'en est pas à ses premières armes. "Foi, poésie, deux choses rares dans nos jours d'esprit charnel et de chair triste," a dit Verlaine : nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs une des pièces qui composent ce volume ; on y trouvera, croyons-nous, les deux choses que l'auteur nous promet par son titre : de la poésie et de la foi.

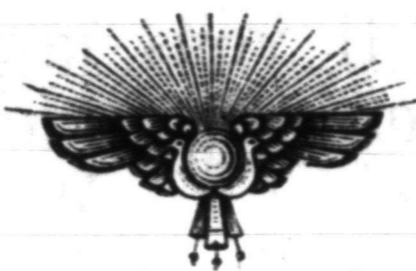
### CRESCENDO DIVIN.

Vous nous avez donné la splendide nature,  
Seigneur, ses champs de fleurs et ses étoiles d'or,  
Et vous nous avez dit : "Débile créature,  
Est-ce assez beau pour toi ?"—Seigneur, non, pas encor.

Alors vous avez fait une crèche, une étable,  
Avec un nouveau-né tremblant sous un lambeau,  
Et vous nous avez dit : "Créature coupable,  
Est-ce assez beau ?"—Seigneur, ah ! Seigneur, c'est plus beau !

Et de ce doigt qui pend les mondes dans l'abîme,  
Vous avez pris alors une goutte de vin,  
Une miette de pain, ô sanglante Victime,  
Et vous nous avez dit : "Adore !" — Et c'est divin.

JOSEPH SERRE.



## CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES.

Dans un feuillet volant qu'il publie en supplément, le *Biographe*, de Bordeaux, annonce son XXVI<sup>e</sup> grand concours littéraire, dans les mâles termes qu'on va lire, et sous la signature de la distinguée directrice. Nous reproduisons toute la page, c'en est une à conserver. Elle fait bien voir que la France est encore loin d'être partout la nation incroyante que les injustes disent parfois.

## LA FOI

Huit ans encore—ou plutôt, huit ans seulement—et cette "fin de siècle" tant décriée aura dit son dernier mot. Ce sera le commencement du XX<sup>e</sup> sur lequel déjà tant de pronostics abondent.

Que sera-t-il? Nous l'ignorons, nous ne nous sommes jamais posé en réformateur et nous ne voulons pas davantage nous poser en prophète.

Que ceci se soit fait, que cela doive se faire, nous n'avons pas pour tâche de juger ni les actes ni les gens; mais nous regardons comme un devoir—bien doux celui-là!—d'essayer de répandre dans les cœurs qui nous comprennent le baume que nous sentons dans le nôtre.

Et d'où vient-il ce baume bienfaisant qui cicatrise les plaies faites à l'âme par les deuils, les épreuves, les tourments de la vie? D'où vient-il si ce n'est d'en haut, si ce n'est de l'espérance que nous devons à la foi.

Cherchons loin de nous, agitions-nous, tentons de nous distraire et nous verrons que nulle part ailleurs qu'au fond de nous-même, n'est la paix rêvée.

Le travail, la prière et l'amour, voilà les seules consolations de ce monde, à nos yeux du moins.—Le travail, la prière et l'amour qui ont la foi pour base.

C'est pourquoi nous avons choisi pour sujet imposé de notre XXVI<sup>e</sup> grand concours: LA FOI (1).

Par le choix de ce titre nous obéissons à notre propre impulsion, la *Société Biographique et Académie Littéraire et Musicale de France*, n'appartenant à aucune coterie et ne subissant aucune influence étrangère aux sentiments personnels qui l'animent.

Poètes, mes frères, mettez-vous donc à l'œuvre pour traiter ce mystique sujet: LA FOI. Il vous inspirera certainement des vers dignes de votre mission qui est celle de propager le bien par la voie du beau.

MARIE-EDOUARD LENOIR,

Présidente de la *Société Biographique et Académie Littéraire et Musicale de France*.

(1) Demander VILLA MARIE, LORMONT (Gironde), le numéro du *Biographe* contenant le Programme et joindre 0,75 cent. pour l'envoi franco.



Au cours des remarques dont il salue notre arrivée, *L'Observateur Louisianais*, de la Nouvelle-Orléans, place de judicieuses paroles auxquelles il fait bon de s'arrêter. Il dit :

“Le *Glaneur* s'annonce comme l'arène où les jeunes viendront se former aux luttes de l'intelligence pour prêcher le devoir et l'honneur, pour défendre le Beau, le Bon et le Vrai. Noble langage que celui-là ! Puisse-il sonner le réveil des âmes ! Dans cette fin de siècle où tout devient fin de siècle, l'homme *s'animalise* de plus en plus. Il ne lui reste qu'une science : aligner des chiffres et empiler des dollars.

Le *Glaneur* a entrepris une tâche admirable : celle d'inspirer à la jeunesse l'amour des lettres. Nos vœux lui sont acquis.”

\*\*\*

Un journal, à la campagne, vient d'imprimer ce qui suit, de la meilleure foi du monde :

*Mariage à l'horizon.* — On annonce d'Ottawa le mariage de Mlle Marmette, fille du romancier canadien si connu, M. Joseph Marmette, avec M. Brodeur, député de Rouville.

En voilà une que vont trouver bonne M. Donat Brodeur, avocat de Montréal, et Mme Brodeur, née Marmette, après un mois de lune de miel.

Et Monsieur et Madame L. P. Brodeur, à Belœil, donc ? Informons-nous, confrère.

\* \* \*

Nous empruntons à notre gracieux confrère “Le Monde-Illustré,” de Montréal, l'intéressant entrefilet qu'on va lire :

#### JUGEMENT D'UN PASTEUR PROTESTANT SUR LÉON XIII.

“Le pasteur protestant Edgar P. Hill a prononcé dernièrement un discours, à Frœeport, dans l'Illinois, sur la lettre du Pape aux organisateurs de l'Exposition de Chicago.

“Je tiens en main, a-t-il dit, la lettre du Pape Léon XIII, sur l'Exposition de Chicago. Je ne suis pas catholique romain. Que Dieu cependant empêche que des préjugés me poussent à ne point voir le bien partout où il se trouve.

“La lettre de Léon XIII est toute vibrante de hautes pensées. Chaque parole du Pontife romain mérite l'attention : car il n'y a pas dans le monde un autre homme qui ait la même autorité. La voix qui sort du Vatican se fait entendre jusqu'aux confins de l'univers. Cette lettre nous montre la place que l'Église doit occuper dans les affaires générales.

“On nous dit parfois que le ministre de la religion devrait se limiter à prêcher l'Évangile. Pour moi, je dis qu'il doit élever la voix partout où il peut contribuer à la vertu et au bonheur des hommes. La religion est plus qu'une affaire du dimanche ou du sanctuaire : il faut qu'elle illumine et vivifie toute la vie des hommes !”

PASSIM.

## GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS.

De toutes parts, les sympathies continuent de venir au GLANEUR, vives et sincères. Parmi les gages les plus sensibles qui nous en aient été offerts encore, nous compterons l'aimable envoi de notre ami, M. Frédéric Lévy, publiciste français d'Alais (Gard) : la douce poésie "Adieu," que nous publions ci-haut.

Sous un titre bien gentil : "Contes à ma petite Rose," une charmante plaquette, très littéraire de forme et de fond, nous est arrivée de Verviers, en Belgique. L'auteur, notre jeune confrère du COIN DU FEU, M. Arthur Detry, l'adresse, avec ses meilleurs sentiments, "aux vaillants du GLANEUR." De tout cœur, merci.

A ceux qui raffolent du roman psychologique, à la Paul Bourget, nous conseillons amicalement la lecture de l'article que nous donnons aujourd'hui, à propos de "Romans et Feuilletons." Dans cet article, spécialement, les judicieuses remarques de M. Ledrain. A quelque chose malheur est bon, et l'idéal, qui n'est pas le *symbolisme*, finira bien par voir ressortir ses avantages incontestables sur les autres genres.

Un événement théâtral, à Montréal, au commencement de ce mois d'août. Au Théâtre de la Reine, on a eu une *première*, en anglais : *Dyck Venables*, jouée par la troupe "Comédie de New-York." Succès assez ordinaire, avec un peu plus de réclame. A quand une *première* française, en ce pays français ?

Magnifique, le spectacle offert, le 7 du mois d'août, par les enfants de la paroisse de Saint-Antoine sur la rivière Richelieu. Ces fervents du clocher natal s'y étaient rassemblés en nombre, pour y fêter en famille, sous le patronage de Mgr Gravel, de Nicolet, un des leurs.

La maison où naquit George-Etienne Cartier, d'illustre mémoire, a été le lieu de rendez-vous ; et le souvenir de la fête, laissé à l'église du village, un magnifique crucifix géant.

M. le maire Durocher, d'Ottawa, la capitale fédérale du Canada, est un Canadien français né à Saint-Antoine.

Nos anciens se montrent généreux : après Sulte, Gauvreau ; nous donnerons de celui-ci, la prochaine fois, toute une étude sur Léon Lorrain, le poète récemment décédé. PIERRE ET JACQUES.

la mettiez une bonne fois dans la tête, vous vous épargneriez beaucoup de trouble. Céleste est certainement une bonne fille ; mais puisque vous voyez que vous ne pouvez pas l'avoir, pourquoi vous obstiner à cette idée. Vous commencez à vous faire vieux, et, ma foi, si vous voulez vous marier il n'est que temps de le faire. Puisque vous ne pouvez avoir Céleste, ne pensez plus à elle, et cherchez autour de vous une autre femme. Il n'en manque pas.

—Je le sais bien, et ce n'est pas la première fois que vous me le dites, Nanette ; mais il y a longtemps que je pense à Céleste, longtemps que je l'attends ; j'attendrai encore des années s'il le faut.

—Mais à quoi cela vous avancera-t-il, puisque l'évêque vous refuse une licence. S'il avait dû vous l'accorder, il vous l'aurait accordée il y a longtemps.

—Fort bien ; mais il n'est pas prouvé qu'à la longue il ne changera pas d'avis. Il commence à se faire vieux, et il n'est pas éternel.

—Vous non plus.

—C'est vrai.

—Et cependant, vous agissez comme si vous aviez devant vous de bien longues années.

—A vous entendre parler, Nanette, on dirait que je serai bientôt mort.

—Oh ! non, à Dieu ne plaise ; mais si Céleste est jeune et peut attendre, il n'en est pas de même pour vous ; voyez la différence d'âge qu'il y a entre vous deux. Vous semblez l'oublier.

—Ah ! non par exemple, il n'y a pas de danger que je l'oublie avec vous, car vous êtes toujours là pour me la rappeler, et vous n'en manquez pas une seule occasion.

—Ce que j'en dis est pour votre bien.

—Je n'en doute pas, Nanette ; mais vous m'accorderez bien, je l'espère, le droit de choisir moi-même le bien qui me convient.

—Certainement, fit Nanette.

Puis elle se dirigea vers la cuisine en grommelant entre ses dents :

—Ces vieilles têtes d'hommes sont incorrigibles. Quand une idée y est une fois entrée, on ne peut pas l'en déloger. L'avenir dira bien si j'ai raison, oui ou non.

## III

Céleste était la fille aînée d'Appolinaire Thibodaux, l'un des nombreux descendants du fameux meunier, originaire du Poitou, qui, au Bassin des Mines, s'était élevé, à force de travail et d'activité, à la condition de grand seigneur, propriétaire d'un domaine considérable. A la dispersion des Acadiens, en 1755, les descendants du meunier fortuné se trouvèrent divisés ; les uns en Louisiane où ils fondèrent une ville qui porte leur nom, Thibodeauville ; les autres au Canada ; d'autres purent rester en Acadie, en se cachant dans les bois pour se soustraire à la poursuite de l'Anglais qui les traquait comme des bêtes fauves, ou y revinrent par la suite. Appolinaire descendait d'un de ces derniers. Souvent, surtout par les longues soirées d'hiver, il parlait, à ses enfants et à quelques voisins, de sa famille et surtout de son aïeul, Pierre, qui, fait prisonnier, avec quelques centaines d'autres, dans l'église de Grand Pré, en ce dimanche néfaste de 1755, fut impitoyablement séparé de sa femme et de ses enfants et emmené à Boston, tandis que sa famille était dispersée un peu partout. Il lui avait fallu des années de voyages et de misères pour rassembler tous les membres épars de sa famille et les ramener en Acadie, après la pacification. Dans l'intervalle, plusieurs d'entre eux étaient morts de douleur, de fatigues et de privations, victimes innocentes de la persécution.

Céleste écoutait toujours avec un intérêt nouveau l'histoire de sa famille, avec le même respect qu'elle eût écouté la lecture de vieux titres de noblesse. Ces souffrances, endurées pour la cause de la nationalité et de la religion ne valaient-elles pas, en effet, les plus beaux parchemins dont sa famille pût être fière ?

Céleste était une grande fille qui venait d'entrer dans sa vingt-cinquième année. Elle était d'une taille moyenne, plutôt grande que petite, la peau brune, un peu claire, les cheveux

d'une teinte légèrement blonde, des yeux bleus, des traits fins, réguliers, dans un ovale presque parfait. Dans l'attitude recueillie qui lui seyait bien, à l'église surtout, elle avait certainement quelque chose de ce que suggérait son nom : Céleste. Le charme qui se dégageait d'elle était surnaturel ; il était fait d'innocence, de candeur et de simplicité. Ce n'était point cet attrait factice qu'ont les femmes mondaines, entourées de toutes les séductions mensongères que peuvent leur donner l'éducation, la fréquentation du monde, et l'art de la couturière. Céleste était franche dans ses manières comme dans ses paroles ; elle ne connaissait guère tous ces détours habiles qui sont les conventions du monde. Elle disait la vérité ou elle se taisait prudemment, s'il n'était pas nécessaire de parler. Quant à son habillement, il était généralement des plus simples, et la coquetterie n'y perçait guère si ce n'est peut-être un peu le dimanche, lorsqu'elle se rendait à la messe dans ses plus beaux atours.

\* \* \*

• Ce matin-là, Céleste, vêtue d'une simple robe de calicot un peu défraîchi, et coiffé d'un chapeau de paille bien simple, s'en allait joyeusement et d'un pied alerte, sur le chemin, du côté du magasin de Dominique qui se trouvait à peu de distance de sa maison. C'était une petite maison en bois, de modeste apparence, élevée sur un coin de terre attenant à la route. Sur la façade principale, elle était éclairée d'une porte et de deux fenêtres ; une de chaque côté de la porte. A travers les vitres on apercevait un petit étalage de marchandises, avec deux lignes de comptoirs et de rayons qui se prolongeaient jusqu'au fond. Ce n'était guère qu'à cela qu'on reconnaissait un magasin.

Dès que Céleste mit le pied sur le seuil de la porte un grand jeune homme qui se trouvait au fond du magasin s'avança rapidement et, s'inclinant légèrement :

— Bonjour, Céleste.

— Bonjour, Dominique.

— Rien de nouveau ?

- Non, pas que je sache.
- Et toi ?
- Je ne puis guère te dire que quelque chose que tu sais déjà.
- Quoi donc ?
- Que tu as été hier à Charlottetown.
- En effet, ce n'est rien de nouveau pour moi, et je ne vois pas ce que cela peut avoir d'intéressant pour toi ?
- Est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce que tu fais ?
- Oui, je m'en aperçois ; trop peut-être.
- Est-ce un reproche ?
- Ma foi, prends-le comme tu voudras, fit la jeune fille en riant.
- Bien, je le prends du bon côté ; tu sais que j'ai bon caractère.
- Ce doit être vrai, puisque tu le dis.
- Voyons, trêve de plaisanterie, mademoiselle. N'étais-tu pas, hier, avec M. Leblanc ?
- Certes, on voit que tu es bien renseigné. Eh bien, après ?
- Vous avez été de nouveau chez l'évêque, toujours pour la même chose, pour solliciter la dispense. Vous l'a-t-il accordée ?
- Céleste allait répondre *non*, mais une idée maligne lui traversa le cerveau, au même instant.
- Oui, dit-elle d'une voix forte et assurée.
- La réponse était si inattendue que Dominique en devint pâle d'étonnement et d'émotion.
- Qu'as-tu donc, fit la jeune fille ?
- Ce que j'ai ! reprit le jeune homme, d'une voix tremblante, mais tu le vois bien, tu le sais bien, tu le comprends bien... Ce *oui* que tu viens de prononcer m'a surpris et m'a fait mal. J'espère bien que ce n'est pas vrai et que tu ne l'as dit que pour m'éprouver.
- Céleste eut pitié de la douleur si sincère de ce grand garçon, et le respect de la vérité la força d'avouer qu'elle n'avait voulu que plaisanter.
- Céleste, il y a des plaisanteries qui sont bien mauvaises, et, certes, celle-là en est une ; car tu sais que je t'aime et qu'en dépit de tout, je pense toujours à toi.

ACHETEZ  
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.

Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant,  
pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS DE JOURNEAUX

**BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.**

IMPRIMERIE ET RELIURE

170 RUE ST-LAURENT.

LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,

par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

**UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.**

Adressez toutes les communications au directeur de la  
revue.

M. PIERRE BÉDARD, 170 rue St-Laurent,  
ou Boite de Poste 1436, Montréal.

Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres  
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-  
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

# L. E. N. PRATTE

Importateur de  
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,  
1676 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

---

# LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582  
MONTREAL.

---

Résidence : 109 rue St-Hubert.

---

# PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

15 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

---

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

---

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.